– *C'est incroyable ! Inimaginable ! Je n'en reviens pas ! C'est impossible ! Je ne pourrai jamais me faire à cette idée ! Nous pensions tous qu'il était éternel ! Indestructible ! Toujours là ! Il faisait partie de notre vie quotidienne ! Pour moi, c'est comme si l'huile d'olive était morte !*

Delfina monte le son. Peine perdue, le numéro est terminé. L'interview de Roberto Benigni s'est interrompue sur cette phrase. On vient d'apprendre la mort de Federico Fellini. Toute l'Italie porte subitement le deuil du Maestro, le deuil d'un génie. Toute l'Italie, du Nord au Sud, depuis la cuissarde jusqu'au talon, en comptant même la grosse goutte de boue qui semble couler de la pointe de la botte et qu'on appelle la Sicile, et les journa-

listes se précipitent pour recueillir les impressions des uns et des autres.

Comme chaque fois, en pareilles circonstances, Delfina revoit défiler dans sa mémoire une ribambelle de scènes, de phrases, de visages liés au nom du grand mort que la radio martèle. Souvenirs heureux de départs pour le cinéma, de mains tenues, de baisers volés pendant le film. Souvenirs de répliques célèbres, de plans immortalisés, d'expressions légendaires, cent fois imitées le soir devant la glace. Quand meurt un personnage célèbre, tout ce qui de nous a vécu un peu de lui, avec lui, en même temps que lui, grâce à lui, meurt aussi. Pourtant, l'acteur préféré de Delfina parvient à la faire sourire. *Comme si l'huile d'olive était morte !* Il en a de bonnes ! Toujours de ces trouvailles ! Elle le voit en train de dire ça, de gémir, de pleurer, d'étirer les lèvres dans tous les sens, de rouler les yeux comme des boules de billard et de se tortiller. Elle se représente mentalement son visage. Grand front. Grand

nez. Grand menton en galoche. Grands cheveux frisés mal coiffés, indomptables. Grande bouche toujours en train de faire des grimaces, et de parler, parler, parler, sans jamais se lasser. Au début, elle trouvait que Sergio lui ressemblait. En moins exagéré de partout. En moins drôle. En moins bavard. Tellement moins bavard. Delfina soupire un peu. Elle est très loin, l'époque où elle pouvait rêver d'épouser un acteur de cinéma, même un pas très célèbre. Et puis, il n'est plus temps de regretter quoi que ce soit. Depuis quelques semaines, son ventre porte l'enfant de Sergio. Un petit qui lui ressemblera. Physiquement, c'est vrai qu'il y a quelque chose.

En hommage à Fellini, à Benigni, aux vivants, aux morts et aux enfants à naître, elle ressort le flacon d'huile de sous l'évier et en reverse une rasade sur la salade de tomates qui attend au coin de la table, recueille avec le gras du pouce la goutte qui allait glisser le long de la bouteille, trace une espèce de signe

de croix dans l'air, une extrême-onction à l'italienne pour le Maestro, un baptême sicilien pour le petit bébé, et puis lèche son doigt. L'huile est bonne. Elle vient des oliviers de la colline, derrière la maison. Elle existe. Elle est là. Elle est vivante. Il n'en reste presque plus de la dernière récolte. Mais dans quelques semaines, ce sera la prochaine.

Les grands-mères des autres avaient des fins normales.

Elles mouraient au grand âge, quand l'heure était venue, et dans l'ordre des choses.

Un beau matin elles se sentaient fatiguées. Leur teint pâlissait, leurs joues se creusaient, leurs cheveux se clairsemaient. On leur parlait plus gentiment que de coutume, sans impatience. Elles attrapaient des grippes, des douleurs, des cancers. Elles dépérissaient. Elles rapetissaient. Elles oubliaient de vivre. Des odeurs inconnues habitaient leur maison.

Un soir, elles étaient mortes. D'une attaque, d'une crise ou d'un arrêt du cœur. Tout le monde était prêt.

On manquait le collège le temps d'aller chez elles pour un dernier adieu. On en avait parlé :